

De Démocrite à Bertrand Russell et retour

DOI: 10.14746/pea.2019.1.8

ANDRÉ MOTTE / *Université de Liège* /

Le lecteur a peut-être reconnu dans cet intitulé une imitation du titre donné par Étienne Gilson (1971) à une œuvre qui fit à l'époque quelque bruit : *D'Aristote à Darwin et retour*. C'est bien un « ancien » et un « moderne » que cet article invite aussi à rapprocher, non cependant pour exalter l'un et critiquer l'autre, comme faisait le philosophe français, mais pour souligner certaines affinités de pensée entre Russell et Démocrite, avec l'espoir de pouvoir ainsi tirer profit de la netteté des conceptions russelliennes pour éclairer des positions qui, chez le fondateur de l'atomisme, n'existent encore qu'à l'état d'ébauche. Tel est le sens donné ici au mot « retour ».

Pareille entreprise se heurte d'emblée à une grave objection : que peut-il y avoir de commun entre les balbutiements d'un des premiers philosophes grecs, connu seulement par des fragments, et la maîtrise dont témoigne l'œuvre du grand philosophe et logicien que fut Bertrand Russell ? Il est vrai que le projet est osé et très inattendu, mais il faut savoir que c'est le philosophe anglais lui-même qui, à plus d'une reprise, s'est plu

à souligner la parenté qui l'unit à Démocrite dans sa vision du monde et sa démarche intellectuelle.

La surprise cependant risque de reprendre le dessus lorsque le lecteur s'apercevra que c'est essentiellement à propos de l'éthique que les deux penseurs vont être comparés. Aucun des deux philosophes, en effet, ne doit sa célébrité à ce domaine de la philosophie, et c'est même trop peu dire. Car, longtemps, l'œuvre morale de Démocrite est restée ignorée ou ne faisait l'objet que d'une mention rapide et souvent dédaigneuse¹. Quant à Russell, on ne peut pas dire qu'il ait marqué la réflexion morale d'une empreinte profonde, ni dans le domaine anglo-saxon, ni sur le continent². Valait-la peine, dans ces conditions, de prendre le risque d'un saut vertigineux de plus de vingt-quatre siècles pour rapprocher deux œuvres morales dont l'intérêt n'est pas évident pour tout le monde, c'est le moins qu'on puisse dire ?

Les jugements sévères, repris en note, sur l'éthique des deux philosophes sont sans nul doute excessifs et doivent être rectifiés. Mais mon but n'est pas de procéder à une réhabilitation tonitruante de ces deux moralistes, ni non plus de prêcher en faveur de la morale dont ils ont été les porte-parole. Je voudrais seulement montrer la longue persistance, depuis les débuts de la philosophie, d'un important courant de la pensée éthique. C'est Russell lui-même qui y invite. Dans un ouvrage célèbre, au terme d'une brève présentation de la morale de Démocrite, il écrit en effet : « *In all this, he was very like Jeremy Bentham* » (Russell 1946 : 92). Or il ne dissimule pas, dans ses ouvrages d'éthique, ce qu'il doit au courant utilitariste anglais ; il cite volontiers Bentham, et aussi Stuart Mill dont il était d'ailleurs le filleul. Une remarque semblable, qui va même plus loin, se rencontre chez Karl Popper³, qui parle d'un lien historique direct allant de Démocrite à Bertrand Russell et caractérisé par une alliance étroite entre les conceptions atomistes et une morale hédoniste et utilitaire.

Savoir si des rapports étroits existent effectivement entre la démarche spéculative et la démarche pratique de nos deux penseurs est une question difficile et controversée

¹ À tout le moins dans les pays de langue française. A. Kojève, par exemple, estime que « Les seuls fragments probablement authentiques qui sont parvenus jusqu'à nous constituent un ensemble de réflexions dont la banalité, pour ne pas dire la médiocrité, n'est atteinte que dans certains écrits moraux des Stoïciens de seconde classe » (Kojève 1968 : 296). Léon Robin (1923 : 145) déjà avait en quelque sorte donné le ton en écrivant qu'« il ne semble pas qu'il y ait lieu de s'arrêter à la morale de Démocrite », bien qu'elle soit, reconnaît-t-il, la partie de son œuvre dont il reste le plus de fragments. Depuis le dernier quart du 20^e siècle, les avis sont devenus nettement plus positifs. Malheureusement, un ouvrage récent (Laks, Most 2016) qui n'est pas sans mérites et ambitionne de remplacer Diels-Kranz renoue avec un passé qu'on croyait révolu et consacre à l'éthique de Démocrite une notice entièrement négative.

² P. Dubois, par exemple (1967 : 208) estime qu'« il y a deux Russell : un très grand logicien, d'une part, un amusant compère, de l'autre, cousin du Voltaire des *Contes* et des *Facéties* » ; il est vrai que Russell a continué de publier sur l'éthique après 1950. Pour une bibliographie de Russell, voir l'ouvrage de Devaux (1967 : 184–189).

³ Popper (1978 II: 215). Pour comprendre cette association, il faut savoir que Russell a accepté, non sans réticences, l'étiquette qu'on lui attribuait : « un atomiste de la logique » (Russell 1962 : 13), mais, à ma connaissance, il n'a pas exprimé l'idée d'une affinité entre son éthique et l'atomisme. D'autre part, je ne suis pas sûr qu'on puisse qualifier, sans nuances, la morale de Russell de « hédoniste et utilitaire » et je suis sûr qu'on ne le peut pas pour celle de Démocrite ; je montrerai pourquoi.

que j'aborderai brièvement dans ma conclusion, sans prétendre la clôturer. Mais l'essentiel de mon étude sera consacré à une présentation comparée de l'éthique de nos deux philosophes.

Esquisse des deux personnalités philosophiques dans leur époque

Dans *Ma conception du monde*⁴, B. Russell observe que les courants de pensée sont, à son époque, beaucoup plus divisés qu'autrefois, et il oppose ainsi ce qu'il appelle « la philosophie nouvelle », qualifiée de « linguistique » et dominante dans les pays anglo-saxons, à la philosophie continentale, plus traditionnelle, « moins anémique » et fournissant des occasions de polémique avec la religion.

L'époque de Démocrite d'Abdère⁵ (+ ou - 470–380 av. J.C.) a vu s'affronter aussi des courants de pensée très différents, et on a souvent relevé certaines analogies qu'elle présente avec la nôtre en ce qu'est remise en cause une *Weltanschauung* touchant les rapports entre l'homme, la nature et le divin. Dans le bouillonnement intellectuel que connaît ce qu'on a appelé *le siècle grec des lumières*, Démocrite occupe une place tout à fait singulière. Novateur génial en matière de philosophie de la *phusis*, il n'a rien à envier non plus à ceux que l'on présente d'ordinaire comme les promoteurs d'un nouvel humanisme, Socrate et les sophistes qui, pour leur part, ont renoncé à investiguer la nature et l'univers. Car le philosophe d'Abdère avait entrepris, lui aussi, une vaste réflexion sur l'homme, sur son devenir et son agir, tant individuel que social et politique, comme en témoigne son œuvre abondante et très diversifiée. Outre plusieurs ouvrages relevant de l'éthique et de l'étude de la *phusis*, la tradition lui attribue divers écrits relatifs à l'anthropologie, à la psychologie, aux arts et aux techniques. On sait aussi qu'il avait développé des vues originales sur l'histoire de la civilisation et sur l'origine de la religion; il fut également un des premiers penseurs de l'éducation. Bref, au moment où, en Grèce, la philosophie était en butte à des poussées centrifuges, Démocrite s'est efforcé quant à lui d'en explorer méthodiquement tout le champ, ouvrant ainsi la voie aux grandes synthèses de Platon et d'Aristote.

Dès l'Antiquité, il a bénéficié d'une grande réputation de sagesse. De son vivant déjà, il avait reçu, disent ses biographes⁶ le surnom de *Sophia*, le mot devant être pris dans un sens à la fois intellectuel et moral. Cicéron⁷, par exemple, se demande à qui il pourrait être comparé, non seulement pour la grandeur de son génie, mais aussi pour sa grandeur

⁴ Russell (1962: 14); titre original : *B.R. speaks his mind*.

⁵ Selon l'usage, je citerai les fragments (lettre B) du philosophe et les témoignages anciens qui le concernent (lettre A) en me servant de l'édition bien connue de Diels-Kranz. Le numéro d'ordre attribué à Démocrite dans cette édition (volume 2) est 68.

⁶ Suidas, *s.v.* = DK 68 A 2 et Clem. Al. *Strom.* VI 32 (= DK 68 A 19).

⁷ Cic. *Acad. Pr.* II 23, 73 (= DK 68 B 165).

d'âme. Diogène Laërce⁸ compare Démocrite à un athlète du pentathlon, car il s'était exercé dans au moins cinq disciplines, et il les énumère. À sa curiosité sans frontière et à son zèle, Aristote déjà avait rendu un hommage peu banal en disant de lui « qu'il avait réfléchi sur toutes choses, et qu'il l'avait fait d'une manière quelque peu différente »⁹. Témoignent aussi de sa large ouverture d'esprit les nombreux voyages qu'il effectua ; on lui doit cette belle pensée : « La patrie d'une âme noble, c'est le monde entier »¹⁰.

Les Anciens ont brossé de sa personnalité morale un portrait assez flatteur : ils louent sa bonne humeur, par contraste avec le caractère acariâtre d'Héraclite, sa modestie, sa gentillesse avec ses proches, son dévouement à la cité, la parfaite maîtrise et la sérénité dont il a fait preuve à l'heure de la mort : il se serait volontairement laissé mourir à un âge très avancé, plus de cent ans, disent certains¹¹. Il eut plusieurs disciples, mais, pour assurer la postérité du maître, aucun d'entre eux n'a eu le génie d'un Platon. Tant s'en faut cependant qu'il ait été un penseur conformiste et que son existence ait été un long fleuve tranquille. Des Abdéritains lui ont reproché d'avoir dilapidé son patrimoine au profit de ses voyages et de ses recherches, et il fut à deux doigts, dit-on, d'être condamné au procès intenté contre lui pour cette raison. On peut penser aussi que certaines idées qu'il a défendues, au sujet de la procréation notamment, ont dû en heurter plus d'un : il conseillait d'adopter des enfants plutôt que d'en avoir soi-même¹² ! Bref, sa forte personnalité n'est pas passée inaperçue et, sa vie, entièrement vouée à l'étude, lui a valu une très large estime. Il aurait d'ailleurs été gratifié de funérailles nationales.

Nietzsche compare Démocrite à « une belle nature grecque, pareille à une statue, froid en apparence, mais plein d'un feu secret ». C'est une esquisse qui conviendrait aussi à Bertrand Russell, chez qui on retrouve, par-delà une certaine froideur, une extraordinaire passion de connaître, une sagesse très engagée, parfois fort peu traditionnelle, une exceptionnelle vitalité aussi qu'attestent, tout comme chez Démocrite, son œuvre prolifique, sa vive soif de voyages et une longévité hors du commun : à sa mort, survenue en 1970, il avait 98 ans !

Mérite encore d'être relevée une coïncidence très particulière et tout à fait inattendue. Jusqu'à ses quarante ans, l'engouement passionné de Russell pour les mathématiques confina à un mysticisme de type pythagoricien. C'est lui-même qui le confesse dans un chapitre intitulé « Ma renonciation à Pythagore »¹³ où il cite ce texte surprenant, écrit par lui en 1907 :

⁸ D.L. IX 37 (= DK 68 A 1).

⁹ Arist. *GC* A 2, 315a34 (= DK 68 A 35).

¹⁰ Stob. III 40, 7 (= DK 68 B 247).

¹¹ D.L. IX 34 (= DK 68 A 1) ; il rapporte les circonstances de la mort de Démocrite et, citant Hipparque, il précise qu'il était alors âgé de 109 ans.

¹² Stob. IV 24, 32 (= DK 68 B 277).

¹³ Russell 1961 : 263.

Les mathématiques, à bien les comprendre, ne possèdent pas seulement la vérité, mais la suprême beauté [...]. Le véritable esprit de la joie, l'exaltation, le sens d'être plus qu'un homme, qui constitue la pierre de touche de la plus haute excellence, se trouvent dans les mathématiques aussi sûrement que dans la poésie.

Et un peu plus loin :

Loin des passions humaines, loin même des faits pitoyables de la nature, les générations humaines ont créé progressivement un cosmos ordonné où la pensée pure peut habiter comme dans sa demeure naturelle et où l'une au moins de nos aspirations les plus nobles peut échapper au sombre exil du monde réel [...]. Les mathématiques nous entraînent plus loin que l'humain, dans le domaine de la nécessité absolue où l'homme trouve une demeure existant de toute éternité, [...] où ses idéaux sont pleinement satisfaits.

Étrange mariage du rationalisme et de la mystique, qui se réclame explicitement du pythagorisme ! C'est le spectacle atroce de la grande guerre, en particulier de ces trains de jeunes militaires allant se faire massacrer dans la Somme, qui a changé le regard de Russell. « Le monde non humain peut être un refuge à l'occasion », écrira-t-il ensuite, « mais non le pays où l'on peut se construire une demeure permanente ».

Ce fut, en somme, une véritable conversion ; elle a fait du savant philosophe le philosophe engagé que l'on sait, l'apôtre passionné de grandes causes. Plusieurs fragments de Démocrite révèlent aussi en lui un moraliste sensible à la misère des hommes et prônant dans la cité une solidarité entre les bien nantis et les pauvres, idée bien neuve à l'époque. Lui aussi a conçu un monde régi par la nécessité, mais rien ne nous dit que pareille conception lui ait valu aussi une phase mystique. Cependant, Diogène Laërce¹⁴ parle avec insistance de rapports étroits qu'il aurait eus avec les Pythagoriciens, affirmant qu'il avait tout reçu du philosophe de Samos et que, n'eût été la chronologie, on dirait qu'il a été son disciple. Qui plus est, dans le catalogue des œuvres éthiques attribuées à Démocrite, il en est une qui porte le titre de *Pythagore*, où était exprimée, nous dit-on, son admiration pour le philosophe de Samos. Cette tradition, me semble-t-il, ne trouve pas une explication suffisante dans le seul fait d'une certaine parenté, déjà relevée par les Anciens, entre les conceptions pythagoriciennes et les conceptions démocritéennes de la nature. Mais il faut se souvenir aussi que ces deux penseurs ont été des adeptes de la contemplation, qu'ils se sont beaucoup intéressés à l'éducation, qu'ils ont voulu être des maîtres de vie. Pareils sujets permettent de mieux comprendre qu'une œuvre vouée à l'éthique ait pu porter le nom de Pythagore.

Ces mêmes sujets ont aussi intéressé Russell. Son vif attrait pour la « pensée pure », comme il l'appelle, ne l'empêcha nullement d'être constamment concerné par l'éthique

¹⁴ D.L. IX 38-39 (= DK 68 A 1).

et les questions d'éducation. C'est ainsi qu'il ouvrit avec sa femme une école privée, dans l'espoir de pouvoir rénover les conceptions et les méthodes traditionnelles.

L'œuvre éthique des deux philosophes. Quelques généralités

Sur la septantaine de titres qui nous sont parvenus sous le nom de Démocrite, une dizaine concernent l'éthique entendue au sens large et ancien de l'expression *ta êthica*, à savoir ce qui relève du comportement et de l'agir humain. Mais il n'est que deux ouvrages auxquels on peut rapporter à coup sûr des fragments et se faire donc une idée un peu précise de leur contenu. L'un d'eux, le *Peri euthumiês*, porte dans son titre un mot que le philosophe a expressément choisi pour évoquer sa conception du bonheur. L'autre ouvrage connu est *Tritogeneia*, qui concerne la notion de sagesse pratique (*phronêsis*). Nous y reviendrons aussi. Mais, au total, ce sont quelque 250 fragments relatifs à l'éthique qui nous sont parvenus sous le nom de Démocrite ; s'y ajoutent une vingtaine de témoignages doxographiques. Cette documentation, qui est de beaucoup la plus importante que nous possédions d'un philosophe avant Platon, permet de se faire une idée de l'ampleur et de l'originalité de la réflexion qu'il avait consacrée à cette matière¹⁵.

Quant à Russell, il est l'auteur d'une bonne quarantaine d'ouvrages intéressant les questions morales et politiques, ouvrages qui s'échelonnent sur une longue période de sa longue vie. Plusieurs d'entre eux seront mentionnés, mais l'un d'eux sera particulièrement exploité, *The Conquest of Happiness*¹⁶, car il s'agit là, comme chez Démocrite, d'un thème central dans sa réflexion éthique.

Pour caractériser les œuvres de nos deux philosophes et les comparer, il est très important de cerner dès le départ le but poursuivi par leur auteur. Diverses peuvent être, en effet, les préoccupations de ceux qui s'intéressent à l'agir de l'homme, différents sont les publics auxquels ils désirent s'adresser et les types de discours qu'en conséquence ils adoptent. Sans ces discernements préalables, on risque de juger un auteur sur ce qu'il n'a pas voulu faire et d'opérer des comparaisons qui sont en porte-à-faux. Or, sous ce rapport, nos deux penseurs ont beaucoup en commun. Leur but est essentiellement pratique. Ni l'un ni l'autre ne sont en quête d'un système théorique fait de définitions et de propositions longuement argumentées. Loin d'eux l'idée de vouloir fonder l'éthique ou de la couler dans un savant traité à l'usage de spécialistes. C'est à un public très large qu'ils s'adressent, dans un langage simple, pour proposer une manière de vivre, un idéal certes, mais qui soit accessible. Leur discours relève du genre exhortatif ou descriptif,

¹⁵ Pour une présentation plus complète des écrits éthiques de Démocrite, traitant notamment des questions d'authenticité qu'il n'est pas possible d'aborder ici, voir l'excellente introduction de Leszl (2009: 27–35).

¹⁶ La première édition anglaise date de 1930, mais l'ouvrage a connu de nombreuses rééditions ; la traduction française, due à N. Rabinot, est parue chez Payot, en 1951, sous le titre *La conquête du bonheur*.

plutôt que prescriptif. C'est dans un rôle d'observateur des mœurs, de conseiller et d'éducateur, forts de leur expérience, que volontiers ils se situent.

Pour **Démocrite**, l'état de grande dispersion dans lequel les fragments nous ont été transmis ne permet pas de se faire une idée précise de la forme que revêtaient au départ ses œuvres éthiques. Ce n'était sans doute pas le genre du traité, du discours continu, mais un genre gnomique évolué, fait de sentences groupées autour de thèmes choisis et présentant déjà des développements ainsi que l'amorce d'une argumentation. Quelques fragments, moins lapidaires que la plupart, relèvent de ce genre et sont sans doute représentatifs du style habituel de notre moraliste. Si les sentences brèves sont de beaucoup les plus nombreuses, c'est qu'une majorité de fragments ont été conservés grâce à des anthologies, lesquelles s'accommodent bien d'un style lapidaire, voire n'hésitent pas quelquefois à déformer dans ce sens les textes qu'elles recueillent. Le genre gnomique, que Démocrite n'a pas inventé, mais qu'il a perfectionné, s'adaptait fort bien à la visée pratique qui était la sienne. Voici, par exemple, comment s'ouvre un recueil de sentences (DK 68 B 35) :

Qui prête attention à mes pensées (*gnômai*) et y applique son intelligence accomplira beaucoup d'actions dignes d'un homme de bien et en évitera bien des mauvaises.

Le ton abrupt rappelle les exhortations initiales qu'on rencontre chez des poètes gnomiques comme Solon ou Théognis. Mais il faut être attentif aux nuances qui entourent ici l'affirmation. Les conseils que va prodiguer le philosophe n'assureront pas, s'ils sont suivis, la rectitude de *toutes* les actions, mais seulement à un bon nombre d'entre elles. Plus significatif encore, ils ne prétendent pas davantage à l'efficacité d'une recette, mais font appel à un effort personnel de réflexion. Cette morale du bon conseil ne mise pas sur les interdits, à la manière des tabous pythagoriciens, par exemple, et si les préceptes n'y sont pas rares, ils ont le plus souvent une portée générale. D'autre part, on trouve chez Démocrite des considérations fréquentes sur la vie humaine et des observations sur les comportements, tantôt inadéquats, tantôt à louer, et sur les instances psychiques qui les engendrent. Bref, on a affaire à un langage qui vise l'expérience commune en faisant voir les valeurs à rechercher, les chemins pour y parvenir, les impasses à éviter.

Certains estiment que le mode d'expression dont témoignent les textes conservés est pré-philosophique et ne permet pas de parler déjà d'une véritable philosophie morale. On verra cependant qu'il y a bien une solide épine dorsale sous-jacente à ces pensées multiples et on doit aussi se souvenir qu'après Démocrite le genre gnomique rencontrera souvent la faveur des moralistes ; que l'on songe par exemple à Épicure et à Épictète, pour s'en tenir à l'Antiquité.

Pas plus que son prédécesseur, **Russell** n'a eu l'ambition d'édifier un système éthique, et il s'agit cette fois d'un renoncement tout à fait délibéré et annoncé. Un moment, en effet, il fut tenté par ce genre de spéculation et, en 1910, il publia un ouvrage modeste, *The Elements of Ethics*, fortement inspiré des *Principia Ethica* de Moore. Mais il annexa plus tard à ce petit livre une note indiquant qu'il trouvait difficile d'aboutir à une conception

satisfaisante de l'éthique et qu'en conséquence il n'écrirait plus sur le sujet¹⁷. Il n'a pas tout à fait tenu parole, car, dans *Human Society in Ethics and Politics* notamment, on retrouve des considérations de portée théorique. Russell insiste cependant sur leur caractère non dogmatique et précise qu'elles sont destinées à éclairer l'examen de problèmes pratiques. Peu de temps après cet ouvrage, il fit cette déclaration dans une allocution radiophonique :

Les philosophes adorent les interminables énigmes sur les valeurs éthiques et la base de la morale. Personnellement, je crois qu'en ce qui concerne la politique et la vie de tous les jours, nous pouvons balayer toutes ces énigmes et nous guider sur des principes fondés sur le bon sens¹⁸.

Ailleurs, il reconnaît que ses propres conclusions sur l'éthique ne le satisfont pas, mais que celles des autres le satisfont moins encore. C'est donc en vain qu'on chercherait dans l'œuvre prolifique de Russell un traité de morale en bonne et due forme. Mais son scepticisme théorique ne l'empêche nullement d'avoir des convictions et de les exprimer avec force, parfois « avec plus de fougue que de logique », comme estime Ph. Devaux (1967). Il en aurait certainement convenu, car il ne croit guère à l'objectivité des jugements moraux, trop tributaires des sentiments et des émotions. La raison a certes un rôle à jouer dans la vie morale, mais c'est un rôle partiel et difficile, tant les inclinations sont à ses yeux souvent déterminantes.

En conclusion de cette première partie de l'étude, il apparaît que la réflexion éthique de Démocrite et de Russell peut être qualifiée de « pratique » sous deux rapports, d'une part, par le niveau auquel elle se situe et le but qu'elle poursuit, d'autre part, par la conception même de la morale, laquelle est centrée non sur la connaissance, - la vertu n'est pas une science, - mais sur l'action, avec les inclinations et l'affectivité qui l'engagent et l'expérience accumulée qui l'oriente.

L'eudémonisme des deux penseurs.

Les thèmes qu'abordent Démocrite et Russell sont donc très nombreux et très diversifiés, mais il en est un, chez l'un comme chez l'autre, qui les englobe et les domine, c'est celui du bonheur, objectif présenté comme étant le plus désirable et vers lequel il convient de faire converger tout l'effort humain. Le bonheur, c'est donc le but final, le *telos*, comme disent les Grecs. On peut parler dès lors d'une morale téléologique et eudémone. Rendre les hommes conscients de leur capacité à forger eux-mêmes une existence

¹⁷ J'emprunte ces précisions à Bourke (1970 : 400).

¹⁸ Le propos est cité par A. Wood, à qui l'on doit cette excellente biographie (Wood 1956 : 240 pour le propos rapporté).

heureuse, les aider à identifier celle-ci dans ses composantes diverses et hiérarchisées, montrer aussi quelles sont les conditions psychologiques, morales et politiques de sa réalisation, tel est, rapidement esquissé, le projet que poursuivent les deux philosophes. Leur réflexion s'est fragmentée en une multitude de facettes qui font miroiter la diversité des biens conduisant au bonheur et des maux qui y font obstacle. Leur démarche tend le plus souvent vers le concret : ils parlent plus souvent de l'homme heureux que du bonheur *in abstracto*. Mais voyons les choses plus en détails.

Démocrite est le premier philosophe connu à avoir mis au centre de sa réflexion éthique cette idée de bonheur et d'en avoir proposé une conception nouvelle. *L'eudaimonia*, dit-il (DK 68 B 170 et 171) ne réside ni dans les troupeaux, ni dans l'or : il est chose de l'âme (*psuchê*), de même que le malheur. C'est une manière de dire qu'il est une chose intérieure et personnelle ; il n'échoit ni par nature, ni par une bonne fortune ou par un don divin, mais par les efforts lucides et répétés de chacun. Pour bien se démarquer des conceptions courantes du bonheur, Démocrite a fait choix d'un mot peu répandu, *euthymie*, qui désigne un état où l'âme se sent comblée dans ses dynamismes affectifs et ses plus hautes aspirations. Il faut, dit Démocrite (DK 68 B 189), passer sa vie avec le maximum de joie au cœur (*euthumêtheis*) et un minimum de peine (*aniêtheis*) ; c'est cela le meilleur (*to ariston*) pour l'homme. Empreinte de réalisme, cette conception se retrouve dans les conseils donnés pour parvenir à cette euthymie : « Les hommes acquièrent cette joie du cœur par la modération dans le plaisir et par l'équilibre de leur vie » (DK 68 B 191). L'idée de plaisir occupe une place importante dans la pensée éthique de Démocrite, et il est à nouveau le premier philosophe à l'avoir fait, si l'on en juge d'après les vestiges qui subsistent. Le plaisir de qualité, qu'il nomme *terpsis*, est la borne indicative de ce qui convient et ne convient pas (DK 68 B 188: *ta sumphora kai ta asumphora*). Mais pas d'euthymie possible si l'on est incapable de sélectionner les plaisirs. Les meilleurs d'entre eux sont liés à la vie de l'esprit, aux valeurs intellectuelles, esthétiques et morales. On évitera en revanche ceux qui ne dépendent que de la fortune et ceux qui, parce que trop violents, sont mêlés de peine. Ce sont les plaisirs les plus rares qui procurent le plus de satisfaction, et les plus grandes joies, dit-il encore (DK 68 B 194), proviennent de la contemplation des belles œuvres. On évitera de mettre ses plaisirs dans des choses mortelles et on les choisira conformes au bien moral, au *to kalon* (DK 68 B 207).

Il ne s'agit donc pas d'un pur hédonisme, à la manière d'Épicure, par exemple. Démocrite distingue clairement le bien et le plaisir : « Pour tous les hommes, le bien (*agathon*) est le même ainsi que le vrai (*alêthes*), mais l'agréable (*hêdu*) lui diffère de l'un à l'autre » (DK 68 B 69), affirmation que confirme tout aussi nettement Diogène Laërce¹⁹. La maîtrise dans la sphère du plaisir, appelée *sôphrosunê*, suppose une éducation préalable du désir (*epithumiê*). Il s'agit pour chaque homme de savoir discerner non seulement ce qui est de qualité, mais aussi ce qui est à sa portée, et de s'en satisfaire. Car l'âme souffre de désirer toujours davantage et de se consumer dans des désirs sans cesse inas-

¹⁹ D.L. III 5, 22 (= DK 68 A 1)

souvis. Loin donc de regarder avec envie ceux qui passent pour être heureux parce qu'ils sont bien nantis, on trouvera dans la considération des souffrances qu'endure autrui des raisons de s'estimer soi-même heureux. On repoussera ainsi pas mal de fléaux. Ces *Kères*, comme il les appelle dans le long fragment DK 68 B 191, accablent l'existence : envie, jalousie, malveillance. On évitera pareillement toute forme d'activisme :

Qui veut connaître la joie du cœur ne doit pas entreprendre beaucoup d'activités, ni pour son propre compte, ni dans l'intérêt commun, et celles qu'il entreprend, il ne les choisira pas au-dessus de ses forces et de sa nature (DK 68 B 3).

Il ne faut pas voir dans cette mise en garde une disqualification de l'action au profit, par exemple, de la contemplation, mais bien une invitation à une saine modération. Démocrite, en effet, ne prône nullement une passivité, mais dit au contraire des hommes heureux (*euthumoi*) qu'ils sont pleins de vie et qu'ils se tournent spontanément vers les œuvres de justice (DK 68 B 174). Cette euthymie réclame une vie équilibrée qui évite les extrêmes, que ce soit par excès ou par défaut, parce que les extrêmes mettent en péril l'indispensable stabilité de l'âme.

Il faut, conseille-t-il par ailleurs, s'habituer à tirer de soi-même ses propres joies (DK 68 B 146: *terpsiai*). La formule pourrait être comprise comme une invitation à un repli sur soi. Mais la morale démocratéenne comporte au contraire une dimension foncièrement altruiste²⁰, en quoi elle se distingue, pour le dire en passant, de celle d'Épicure, en dépit d'autres traits qui les rapprochent. L'harmonie intérieure est solidaire de relations harmonieuses avec les proches et au sein de la cité. L'homme de bien est accessible à la pitié et ne prend pas plaisir aux malheurs des autres : c'est là une attitude inhumaine, car il est des choses qu'en tant qu'homme on ne fait pas (DK 68 B 107a). Il est aussi bienveillant, avec prudence certes, mais surtout dans un complet désintéressement (DK 68 B 96). Et pourtant, déplore le moraliste, beaucoup passent leur vie sans jamais contenter personne. Or, qui n'aime personne ne peut être aimé (DK 68 B 193).

L'éthique n'est pas séparable de la politique, car une cité bien gouvernée est la sauvegarde de tout bien (DK 68 B 252). La loi n'a d'autre but que de rendre la vie bonne, précise-t-il (DK 68 B 248), et qui se laisse persuader par elle découvre son excellence. Mais pour que règne la concorde civile, il ne suffit pas que les lois soient respectées. Il faut qu'une juste limite soit mise à l'émulation entre citoyens (*philonikiê*) : c'est sottise que vouloir toujours triompher d'autrui (DK 68 B 237). Et il importe non moins que les riches viennent en aide aux plus démunis : la fraternité et la concorde sont à ce prix (DK 68 B 255). Il apparaît aussi que Démocrite avait une préférence pour les régimes démocratiques : « La pauvreté en démocratie, écrit-il (DK 68 B 251), vaut mieux qu'un prétendu bonheur chez les puissants, comme la liberté vaut mieux que la servitude ».

²⁰ Je n'en donne ici qu'un bref aperçu, ayant eu l'occasion de traiter longuement de ce sujet dans un article publié dans *Peitho. Examina antiqua* (Motte 2017 : 125–139).

Et le grand voyageur qu'il fut ne bornait pas son horizon au cadre de la cité, car, nous le savons déjà, la terre entière est ouverte au sage (DK 68 B 247). C'est à la connaissance de l'univers entier que le chercheur infatigable qu'il fut consacra tout son zèle. « Je préfère, aurait-il dit (DK 68 B 118), trouver une seule explication par les causes (*aitiologia*) que posséder le royaume des Perses ». Mais s'il exprimait ainsi sa préférence pour une vie vouée à l'étude, on ne voit pas qu'il ait pour la cause dévalorisé les autres activités humaines. Il magnifie l'art politique et il écrivit aussi des ouvrages sur les *technai*, sur la poésie et sur l'agriculture. Tout l'intéressait !

Le philosophe d'Abdère était sans illusion sur le malheur qui accable beaucoup d'hommes. Mais il pense que le malheur n'est pas inévitable, et c'est sans doute cette considération qui l'a conduit, comme le sera aussi Russell, à s'intéresser aux questions éthiques et à se faire conseiller. La foi dans les possibilités de l'homme trouvait chez lui un nouveau ressort dans sa manière d'envisager les origines et le devenir de l'humanité, conception qu'il partageait avec certains sophistes, notamment son concitoyen Protagoras. Point d'âge d'or au départ, mais une vie rudimentaire et menacée que l'invention des arts, en imitant les animaux, a permis de sécuriser. Parmi ces arts, les uns seraient nés des besoins et de la nécessité, tandis que d'autres, comme la musique, auraient vu le jour par la recherche d'un mieux vivre²¹. Sans doute Démocrite était-il convaincu qu'à ce stade, l'homme était capable encore, grâce à son intelligence, de nouveaux perfectionnements, dans le sens cette fois d'une vie personnelle plus consciemment assumée, plus autonome dans ses choix et plus cohérente dans sa conduite.

Mais l'harmonie intérieure, qui conditionne la joie du cœur, est solidaire d'une harmonie plus large, sociale et politique, universelle même. La philosophie, en effet, permet de démystifier une vision traditionnelle du monde qui est source de peur et d'angoisse. C'est dans une relation sereine avec ses proches, dans l'accomplissement des œuvres citoyennes de justice, dans le spectacle de ce qui est bel et bon et dans l'activité de connaissance que l'homme réalise l'excellence et peut éprouver le plus grand bonheur.

Pour atteindre cette euthymie dont il fait miroiter l'image, Démocrite entend montrer que l'homme possède la capacité intellectuelle nécessaire, à condition de l'affiner par l'exercice et de placer sous son contrôle les dynamismes affectifs. Cette instance, c'est une intelligence pratique (*phronêsis*) à laquelle, comme dit précédemment, il avait consacré tout un livre, intitulé allégoriquement *Tritogeneia*. Il justifiait cette épithète, d'ordinaire appliquée à la déesse Athéna, la déesse de l'intelligence pratique (la *mêtis*), en disant que de la *phronêsis* naissent trois choses qui embrassent toute la vie humaine : le bien délibérer, le bien dire et le bien agir. La vie heureuse est ainsi placée sous la conduite d'une intelligence perspicace apte à la diriger droitement. On pourrait dire que le penseur d'Abdère

²¹ Sur ces progrès de l'humanité, voir les fragments DK 68 B 144 et 154.

a humanisé cette instance en la faisant descendre du ciel sur la terre. L'importante notion de *phronêsis* sera reprise et approfondie, comme on sait, par Aristote²².

Bertrand Russell serait-il une sorte de Démocrite du XX^e siècle. On peut le penser tant apparaissent de similitudes entre les deux penseurs touchant leur *Weltanschauung*, leur curiosité et leur ouverture d'esprit, leur lucidité jointe à un optimisme que rien ne décourage, leur manière de concevoir le bonheur humain comme la satisfaction conjointe de l'intelligence et de l'affectivité, la façon aussi d'indiquer les chemins qui y mènent.

Invité à formuler le message qu'il aimerait laisser à l'humanité, il déclare : « Nous pouvons être heureux tous ensemble ou tous ensemble malheureux »²³. En accordant une telle importance à l'idée de bonheur, Russell a conscience de se distancier de la mentalité dominante, et il reproche aux moralistes leurs conceptions puritaines, oppressives, dit-il, qui suspectent tout plaisir et toute joie spontanée, renfermant ainsi les individus sur eux-mêmes et les acculant souvent à l'hypocrisie. On devrait considérer un homme comme un homme de bien « s'il est heureux, expansif, généreux et joyeux du bonheur des autres »²⁴.

Mais c'est sur l'ouvrage capital qu'il a consacré à *La conquête du bonheur*, en 1930, que je m'attarderai davantage. Il commence par une longue réflexion sur le malheur et sur ses causes. C'est le spectacle de la détresse humaine, dit-il déjà dans la préface, qui l'a poussé à écrire ce livre, détresse d'autant plus difficile à supporter qu'elle est souvent sans cause extérieure. Le malheur comme le bonheur sont donc bien, pour lui aussi, choses de l'âme. Ainsi examine-t-il dans les premiers chapitres ce que Démocrite appelait « les Kères enfouies au fond de l'âme » : crainte, angoisse, sentiment de culpabilité, souvent lié à de fausses croyances, et aussi l'envie, la jalousie ainsi que l'esprit de compétition excessif, qui attise les haines, toutes passions que dénonce déjà le philosophe d'Abdère comme étant des obstacles au bonheur. Un bonheur profond, poursuit Russell, ne peut venir que d'une pacification intérieure et d'un effort de lucidité sur soi-même. Traitant ensuite du bonheur en termes positifs, il insiste beaucoup sur le fait qu'il implique la satisfaction des dynamismes vitaux. Ce que Démocrite esquissait à propos du désir et du plaisir se voit ici longuement développé. Une vie équilibrée, - l'expression apparaît à plusieurs reprises tout comme l'idée d'harmonie, - suppose la modération, une vertu, remarque-t-il, que les Anciens considéraient à juste titre comme cardinale. Dans sa jeunesse, il ne trouvait guère attrayante la doctrine du juste milieu, mais il la fait sienne aujourd'hui parce que, le plus souvent, « elle est justifiée par les faits ».

Si le bonheur est éminemment personnel et liberté d'esprit, car il est essentiel que le choix de notre vie jaillisse de nos impulsions profondes, il ne peut s'accommoder cepen-

²² Pour tout ce paragraphe et les textes anciens sur lesquels il s'appuie, qu'on me permette de renvoyer à mes deux articles *L'invention de la phronêsis par Démocrite* (Motte 2008), et *Aristote et Démocrite. À propos de l'éthique* (Motte 1996).

²³ Russell (1962 : 182-183).

²⁴ Russell (1923 : 166).

dant d'une contemplation narcissique de soi-même, d'une fermeture égocentrique. Ouvrir les fenêtres du moi, briser son écorce, cultiver sans cesse un intérêt amical pour les êtres et les choses, voilà un leitmotiv qui traverse toute l'œuvre du philosophe anglais. Quand on a acquis cet intérêt sincère, explique-t-il, toute l'antithèse entre le moi et le reste du monde s'évanouit. Un reproche constant qu'il adresse aux morales qu'il appelle idéalistes, c'est précisément de trop se concentrer sur son moi, de considérer que la chose la plus importante au monde, c'est sa propre vertu. Une personnalité harmonieuse est une personnalité centrifuge, et tout intérêt extérieur incite à une attitude active, progressive. Aimer beaucoup de gens spontanément, c'est une des plus grandes sources de bonheur. L'amour du prochain n'est pas seulement un devoir moral, mais c'est aussi la plus sage politique au regard du bonheur. Toutes ces formules sont empruntées au même ouvrage.

D'autres œuvres, comme *Les dernières chances de l'homme*, envisagent les conditions politiques indispensables à la réalisation du bonheur humain, préoccupation qui habite aussi Démocrite. Le sentiment d'une communauté de destin entre les hommes est très vif chez Russell et la référence à une évolution de l'humanité revient souvent chez lui. Elle justifie l'espérance, laquelle est rationnelle, affirme-t-il. C'est dans une perspective semblable, nous l'avons vu, que réfléchit aussi l'Abdéritain.

Harmonie donc avec soi-même et avec les autres, harmonie aussi avec la nature et l'univers, dans un contact qui peut être simplement poétique, mais aussi physique, comme celui d'un enfant heureux d'embrasser l'herbe, donne-t-il en exemple, mais surtout dans l'union qui s'obtient par l'activité de contemplation. Russell rejoint ici un idéal qu'ont nourri plusieurs philosophes de l'Antiquité, parmi lesquels notre moraliste : chercher à conjuguer, dans la quête du bonheur, un idéal de vie active et l'idéal du savant passionné par la recherche du vrai. Cet idéal, il n'a pas cessé lui-même de l'exprimer, fût-ce avec des nuances différentes suivant les périodes de sa vie. « Marier, dit-il joliment, la contemplation à l'action afin d'assurer l'équilibre de l'existence et ennoblir l'action elle-même »²⁵. *Problèmes de philosophie* commence par faire l'éloge de cette discipline parce que la contemplation, dit-il, fait participer l'esprit à la grandeur de l'objet contemplé. Et l'ouvrage se termine par cette profession de foi : « Grâce à la grandeur du monde que contemple la philosophie, notre esprit est lui aussi revêtu de grandeur et devient capable de réaliser cette union avec l'univers qui constitue le bien suprême ».

C'était en 1912, à l'époque du mysticisme pythagoricien que Russell a connu ; il avait quarante ans. Mais à mesure que sa foi mathématique s'atrophiait et que les essences éternelles se dérobaient à lui, il a dû éprouver le vertige d'un grand vide. Dans un monde que la grandeur a déserté, que reste-t-il encore pour l'homme à contempler ? Rien n'y est désormais plus grand que lui-même. Dans *Ma conception du monde*, il redit combien il répugne à une religion de l'humanisme en ce qu'elle ne reconnaît rien de plus grand que l'homme. Mais il doit admettre à présent que la vérité non humaine et impersonnelle semble être une illusion. « Mon intelligence est du côté des humanistes, mais mon affec-

²⁵ Russell (1952 : 217).

tivité se révolte »²⁶. Tel est l'homme assez écartelé des années quarante. On peut penser que la vieillesse aura contribué à apaiser quelque peu ce conflit intérieur, mais on pressent que toute la vie philosophique de Russell aura été le lieu d'éprouvantes tensions. Ce n'est pas à la légère que son biographe Alan Wood a choisi de donner pour titre à son ouvrage *Le sceptique passionné* ».

Démocrite a-t-il connu pour sa part un itinéraire aussi tourmenté ? Il nous est difficile d'en juger. A-t-il dû prendre à un moment donné quelque distance à l'égard du pythagorisme dont certains aspects à tout le moins l'avaient séduit ? Des divergences doctrinales avec les sophistes, en particulier avec son concitoyen Protagoras, sont-elles devenues conflictuelles ? Ce fut un chercheur et un homme capable d'afficher de fortes convictions, mais voici un aveu qui trahit sans doute une prudente résignation, douloureuse peut-être : « En réalité, nous ne savons rien, car la vérité est dans un gouffre » (DK 68 B 117). Faut-il en conclure que les lumières que dispense la philosophie sont impuissantes à dissiper l'obscurité fondamentale des choses ? Et s'il en est ainsi, l'harmonie sereine à laquelle le philosophe aspire et qu'il désire partager avec autrui sera-t-elle jamais autre chose qu'un horizon qui sans cesse se dérobe ?

Conclusions

Russell a indiqué lui-même l'ambition de son œuvre éthique : « J'ai essayé d'ajouter un peu de sagesse à celle accumulée par d'autres »²⁷. Ce mot de sagesse me paraît assez adéquat pour qualifier sa réflexion éthique ainsi que celle de Démocrite. Sagesse en raison de la modestie de leur propos, du large public auquel ils s'adressent et du niveau de la réflexion : ni théorie de l'agir humain, ni code de bonne conduite, mais un discours qui cherche à conseiller plutôt qu'à prescrire, à suggérer plutôt qu'à démontrer, en s'adressant au cœur autant qu'à l'intelligence. Sagesse aussi en ce qu'ils s'appuient essentiellement sur l'expérience de vie, expérience personnelle certes, mais attachée aussi à la tradition, même s'il leur arrive de ruer quelquefois dans les brancards. Sagesse encore, et prioritairement, par le contenu du message qu'ils veulent transmettre : un art de bien vivre et de vivre heureux, en tempérant par la raison les dynamismes vitaux, en s'ouvrant sur les autres et sur le monde, en exaltant aussi la recherche du vrai et du beau. Sagesse enfin en ce qu'elle mise sur la capacité de chacun à se prendre en charge de façon autonome et en ce qu'elle cherche à s'édifier sur une base purement naturelle et rationnelle, mais nullement rationaliste et naturaliste²⁸.

²⁶ Russell (1961 : 329). Texte cité par A. Wood (1956), qui est joint à cet ouvrage.

²⁷ Russell (1946: 146).

²⁸ Touchant l'intériorisation et la personnalisation de l'expérience éthique, le rôle précurseur qu'a joué Démocrite apparaît notamment dans les fragments suivants : B 40, 43, 62, 68, 84, 89, 96, 170, 179, 181, 196, 244, 253, 264.

Cette dernière remarque invite à poser la question des rapports qu'entretiennent, chez les deux penseurs, l'éthique qui préside à l'action, et l'activité dont relève la science et la partie de la philosophie vouée à la spéculation désintéressée, soit l'activité de contemplation comme on l'a longtemps appelée. Chez Russell, pareille distinction est d'une grande netteté. Il importe selon lui, en effet, de ne pas confondre sagesse et science, car elles ont chacune leur domaine propre auquel répondent des exigences spécifiques. La sagesse est un élan conjugué de l'affectivité et de l'intelligence, dans une sphère où règne une grande part de contingence. Il ne peut dès lors y avoir une véritable science de l'agir moral. La raison pratique a pour fonction d'ajuster les moyens aux fins, c'est-à-dire aux valeurs que poursuit le sujet et qui lui sont, dans une certaine mesure, dictées par l'affectivité. Elle élucide, elle opère les rectifications indispensables, mais elle n'édicte pas de règles de conduite qui soit absolument universelles. L'expérience est ici irremplaçable.

L'ascèse du savant et du philosophe, dans leur démarche théorique, consiste, au contraire à faire abstraction, autant qu'il est possible, des désirs et des émotions. Savoir se soumettre à la réalité, quelque désagréable que soient les vérités que l'on découvre. Les considérations morales et pratiques n'ont pas à imposer des vérités qui les satisferaient. Le vrai ne peut être soumis au bien, reproche que Russell adresse souvent à Platon.

La position est donc bien claire pour le penseur anglais : il ne faut pas attendre de la science et de la philosophie théorique qu'elles fondent une morale et dictent le devoir. La position du penseur grec, en revanche, ne l'est pas du tout, car la question des rapports entre éthique et philosophie de la nature a suscité des avis très opposés. Il en est qui, à l'instar de Nietzsche, font dépendre la physique de Démocrite de son éthique, - diagnostic très pertinent s'agissant de l'épicurisme, - alors que Zeller et Vlastos, par exemple, sur des bases différentes, ont proposé une lecture qui va dans le sens inverse. Je n'aurai pas la prétention de résoudre en quelques lignes un problème aussi complexe et qui comporte plusieurs facettes. Je propose simplement des pistes de réflexion, en partant du constat que Russell et Démocrite appartiennent à une même famille d'esprit, ou présentent en tout cas d'évidentes affinités en matière d'éthique.

Qu'il puisse y avoir, chez Démocrite, des rapports entre l'éthique et la philosophie de la *phusis* telles qu'il les a développées et telles qu'elles nous sont connues ne fait pas de doute à mes yeux, à commencer par sa conception de l'âme humaine qui, faite d'atomes, ne peut rêver d'un autre destin que celui qui attend corps. L'idée d'une sanction *post mortem* que pourrait justifier un comportement fautif se voit ainsi éliminée. D'autre part, la négation d'une survie libère des frayeurs qui accompagnent souvent cette croyance et font obstacle au bonheur, insiste le philosophe. En outre, la théologie qu'il a esquissée ne prévoit pas non plus que les dieux soient de quelque manière les garants de l'ordre moral. Voilà donc deux conceptions très novatrices qui ont un retentissement évident sur son éthique.

Cela dit, je ne suis pas sûr que se demander si c'est la philosophie de la *phusis* qui commande l'éthique ou si c'est l'inverse soit, en l'occurrence, la bonne question à se poser, celle en somme du fondement. Dans la perspective que défend Russell, pareille question, en effet, n'a pas cours dès lors que, d'une part, l'éthique est tributaire d'ins-

tances affectives dont le savant doit s'affranchir le plus complètement possible et que, d'autre part, le raisonnement éthique fait place nécessairement à la recherche de causes finales, démarche téléologique dont le savant doit au contraire soigneusement se préserver. Démocrite n'aurait-il pas été un précurseur de cette conception qui confère à l'éthique une pleine autonomie et la rend irréductible aux disciplines théoriques que sont la science de la nature, la mathématique et la métaphysique ? J'incline à le penser et je propose quelques réflexions pouvant aller dans ce sens.

Auteur d'une œuvre encyclopédique, le philosophe atomiste a pris soin de consacrer des écrits distincts aux différents domaines de la philosophie et il est le premier à l'avoir fait. L'inventaire qui nous est parvenu commence par ces deux matières, jugées sans doute les plus importantes : *ta êthika* (8 titres) et *ta phusika* (20 titres). On notera qu'il faut attendre Aristote pour retrouver ce même souci de méthode qui vise à ne pas confondre les matières, un souci que n'a pas eu Platon par exemple, lui qui, manifestement, rend l'éthique très dépendante de la métaphysique.

Pour communiquer son message éthique, Démocrite a aménagé un genre typiquement gnomique, fait de sentences, parfois développées, qui convenaient bien à son propos. Nous ne savons pas précisément comment se présentaient ses différents ouvrages, mais on ne risque guère de se tromper en disant que ce n'est pas le même genre littéraire qui, en dehors des écrits éthiques, avait été choisi. D'autre part, dans les quelques 250 fragments conservés relevant des *ta êthika*, pas un seul ne se réfère explicitement à l'atomisme, alors que, dans les témoignages doxographiques qui concernent la *phusis*, Démocrite met régulièrement en cause les atomes et le vide lorsqu'il s'efforce d'expliquer certains phénomènes.

Ce sont là autant d'indices qui tendent à montrer que notre philosophe a voulu donner et a effectivement donné à la réflexion éthique un statut particulier, une forme d'autonomie. Et voici un autre et dernier constat, plus prégnant encore, qui concerne proprement les démarches intellectuelles en cause. On voit mal comment Démocrite n'aurait pas eu au moins l'intuition d'une double forme d'intelligence ou, à tout le moins, d'une double application de celle-ci correspondant à deux objets bien distincts. On sait que sa physique, d'une part, parmi toutes celles qu'ont élaborées les philosophes grecs, est la plus exempte de la tendance, dénoncée par Russell, à bâtir un univers à l'image des désirs de l'homme. Dépersonnalisé, désacralisé, le monde démocritéen est soumis à une impérieuse nécessité qui exclut toute explication par des causes finales. Or, dans son éthique, c'est bien à la considération d'un *telos*, le but final qu'est l'euthymie, ainsi qu'à un choix personnel des voies qui y conduisent que le philosophe invite chacun. On peut certes trouver problématique l'affirmation d'une liberté humaine dans un univers régi par une implacable nécessité, et l'objection n'a pas manqué. Il n'en demeure pas moins que Démocrite a dû concevoir qu'on ne pense ni ne raisonne de la même manière, et que les instances affectives ne sont pas également sollicitées, selon qu'on scrute l'univers pour découvrir sa composition et les lois de son devenir ou qu'on s'interroge sur la manière de mener une vie bonne et heureuse. Selon lui, l'intervention intentionnelle et libre de l'homme dans le monde n'est pas incompatible avec les lois de la nécessité, mais

elle implique bien plutôt qu'on en reconnaisse la trame. S'ouvre alors tout un champ du possible (*dunata* – DK 68 B 3 et 297) pour cet animal doué d'un *nous* qu'est l'homme, « capable chaque jour de penser de nouvelles choses » (DK 68 B 158). La liberté peut s'éprouver sans qu'on doive au préalable la prouver.

Il est vrai que, dans les fragments qui subsistent, on ne trouve pas clairement énoncée pareille distinction entre deux formes de sagesse et que cette distinction ne s'exprime pas non plus par un emploi de mots différents, *sophia* et *sophos* se trouvant appliqués au domaine pratique aussi bien que théorique. Mais le mot *phronêsis* est bien quant à lui réservé strictement à la sagesse pratique. La notion a été valorisée et soigneusement pensée par le philosophe d'Abdère puisqu'il lui a consacré un ouvrage entier où elle est dite conditionner toute la vie humaine : le bien penser, le bien dire et le bien agir. Cette sagesse préside à la délibération et au choix décisif ; elle est perspicace, efficace, vigilante et préventive²⁹.

Cette élaboration remarquable d'une notion de sagesse pratique me paraît indiquer que Démocrite avait bien compris que la pensée éthique est à distinguer de la pensée qui scrute l'univers. S'il peut y avoir entre elles des rapports, il ne peut être question de fonder l'une sur l'autre. Russel aurait-il pu se placer dans la lignée de l'éthique de Démocrite s'il n'avait perçu chez lui, au moins à l'état embryonnaire, une distinction aussi capitale à ses yeux que celle-là ?

Il reste que, dans leur réflexion de moraliste comme dans celle de savant, Démocrite et Russell ont été inspirés par le même regard curieux, attentif et perspicace, qu'ils n'ont cessé de porter, passionnément et aussi sereinement que possible, sur la famille des hommes et sur le monde.

²⁹ Cette élaboration de la notion de *phronêsis* fait l'objet de mon étude citée dans la note 25.

BIBLIOGRAPHIE

- BOURKE, V. G., 1970, *Histoire de la morale*, Paris.
- DEVAUX, PH., 1967, *Bertrand Russell ou la paix dans la vérité*, Paris.
- DUBOIS, P., 1967, *Le problème moral dans la philosophie anglaise de 1900 à 1950*, Paris.
- GILSON, E., 1971, *D'Aristote à Darwin et retour*, Paris.
- KOJÈVE, A., 1968, *Essai d'une histoire raisonnée de la philosophie païenne*, Paris.
- LAKS, A., MOST, G. W., 2016, *Les débuts de la philosophie. Des premiers penseurs grecs à Socrate*, Paris.
- LESZL, W., 2009, *I primi atomisti. Raccolta dei testi che riguardano Leucippo e Democrito*, Firenze.
- MOTTE, A., 1996, « Aristote et Démocrite. À propos de l'éthique », in : A. Motte, J. Denooz (eds.), *Aristotelica secunda. Mélanges offerts à Chr. Rutten*, Liège, pp. 31–51.
- MOTTE, A., 2008, « L'invention de la phronésis par Démocrite », in : D. Lories, L. Rizzerio (dir.), *Le jugement pratique. Autour de la notion de phronésis*, Paris, pp. 75–104.
- MOTTE, A., 2017, « Présence et figures de l'autre dans l'éthique de Démocrite », *Peitho. Examina antiqua* 8, pp. 125–139.
- POPPER, K.R., 1978, *La société ouverte et ses ennemis*, t. I–II, Paris.
- ROBIN, L., 1923, *La pensée grecque*, Paris.
- RUSSELL, B., 1923, *Essais sceptiques*, Paris.
- RUSSELL, B., 1930, *The Conquest of Happiness*, New York (trad. française: *La conquête du bonheur*, N. Rabinot, Paris 1951).
- RUSSELL, B., 1946, *History of Western Philosophy*, London.
- RUSSELL, B., 1952, *Les dernières chances de l'homme*, Paris.
- RUSSELL, B., 1961, *Histoire de mes idées philosophiques*, Paris.
- RUSSELL, B., 1962, *Ma conception du monde*, Paris.
- WOOD, A., 1956, *Bertrand Russell. The Passionate Sceptic*, London.

ANDRÉ MOTTE

/ University of Liège, Belgium /
andre.motte@ulg.ac.be

From Democritus to Bertrand Russell and Back

Although Bertrand Russell is probably most famous for his “logical atomism,” it is his ethical thought that this article will attempt to contrast with the ethics of the founder of the ancient atomism: Democritus of Abdera. Russell has himself suggested certain affinity here. More concerned with practice than theory, both philosophers advocate a certain teleological and eudemonistic morality; furthermore, they both adopt the same approaches to various related topics. Yet, what had only been outlined by Democritus was extensively developed by Russell. Hence, it is worth examining whether there is any deeper common ground between the two: can Russell’s clarity throw some light on Democritus’ fragments?

KEYWORDS

Democritus, Bertrand Russell, ethics, eudaimonism, *euthymia*, *phronesis*, practical wisdom